

DES ASSOCIATIONS AU SERVICE DE LA DOMINATION UNE LECTURE EN TERMES D'ANALYSE INSTITUTIONNELLE

Par Jean Blairon

INTRODUCTION

Dans plusieurs contributions, nous avons montré quelle filiation on pouvait construire entre l'associationnisme, prôné par les associations ouvrières au moment de la Commune de Paris, et les associations qui se sont créées à la suite de la loi de 1901 en France et de 1921 en Belgique¹.

Cette filiation met en avant des visées culturelles, économiques et sociales indissociablement liées :

- le droit de s'associer librement (qui était refusé aux ouvriers en vertu de la loi Le Chapelier) ;
- le droit de recevoir une éducation libre et laïque ;
- le droit de recevoir l'intégralité du fruit de son travail ;
- le droit d'être protégé contre le paupérisme et les accidents de la vie ;
- le droit de promouvoir l'association ouvrière dans tous les métiers (visée que les associations ouvrières rendaient effective en consacrant une partie de leurs bénéfices au soutien de nouvelles associations).

Cependant, la force de cette filiation et son caractère encore inspirant ne permettent pas de préjuger que toutes les associations se prévalent *per se* de ces valeurs.

Certes on reconnaît dans les visées rappelées ci-dessus plusieurs des critiques adressées au capitalisme telles qu'elles ont été identifiées par Luc Boltanski : à savoir les critiques sociales (selon lesquelles le capitalisme produit la misère et repose sur l'égoïsme) et culturelles (selon lesquelles le capitalisme repose sur l'oppression et sur la manipulation des désirs²).

On ne peut pas dire pour autant que **par elle-même** la forme associative (ce que nous avons appelé le « travail en association³ ») s'inscrit d'office dans la lignée de ces critiques. On trouve au contraire des associations qui concourent au renforcement de la domination et de l'exploitation.

1 Voir notamment Ph. Mahoux, « Controverses sur l'identité associative », <https://intermag.be/628> ; J. Fastrès, « Le fait associatif dans l'histoire », <https://intermag.be/629> ; J. Blairon, « L'associatif est-il (encore) manifestable ? », <https://www.intermag.be/709> ; cette dernière étude était demandée par le « Collectif 21 », qui s'est créé pour défendre l'identité associative menacée par le Code des Sociétés et des Associations : <https://www.collectif21.be/a-propos-de/>

2 L. Boltanski et E. Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.

3 Cfr J. Blairon et J. Fastrès, « Le travail en association : une double vérité ? », <https://www.intermag.be/761>

C'est notamment ce que montrent les travaux que Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot ont consacré à la grande bourgeoisie ; ces sociologues ont identifié le rôle important joué par des « associations 1901 » dans la production et la préservation des inégalités.

Nous verrons que cette mise en lumière pose aux mouvements associatifs une série de questions comme :

- Peut-on faire la différence entre des associations qui luttent pour la réduction des inégalités et de la domination et celles qui les produisent et les reproduisent ?
- Le « travail en association » constitue-t-il un ensemble cohérent (et éventuellement capté et détourné de son sens par des acteurs que ce travail en association a justement pour fonction de combattre) ? Ou ce « travail en association » est-il devenu une coquille juridique vide de sens qui peut accueillir de manière indifférenciée des adversaires que tout oppose ? Dans ce cas, que doivent faire ceux qui se vivent, en pratiquant le travail en association, comme les héritiers de l'associationnisme ?

I. ÉTUDIER CE QUI SE PASSE EN HAUT DE LA SOCIÉTÉ POUR COMPRENDRE CE QUI SE PASSE EN BAS

Les sociologues Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot ont consacré la plus grande partie de leurs travaux à l'étude du pouvoir exercé par la grande bourgeoisie et une grande partie de la noblesse. Nous nous référerons ici à la quatrième édition de leur ouvrage *Sociologie de la bourgeoisie*⁴. Les auteurs s'étonnent d'entrée de jeu du peu de travaux qui sont consacrés à l'étude de la bourgeoisie et y voient une des raisons de la reproduction de son pouvoir :

S'il existe encore une classe, c'est bien la bourgeoisie, ces familles possédantes qui parviennent à se maintenir au sommet de la société où elles se trouvent parfois depuis plusieurs générations. La société française du début du XXIème siècle est une société profondément inégalitaire. Les sociologues ont leur part de responsabilité dans la méconnaissance derrière laquelle s'abritent les processus de la reproduction. Les travaux sur la haute société sont rares, laissant dans l'ombre privilèges et privilégiés (...) (SDB, p. 4)

Certes les auteurs notent la difficulté de mener de tels travaux : peu de financements les rendent possibles ; l'accès aux données concernant les agents occupant des positions dominantes (*ceux dont la fortune se chiffre en millions, voire en milliards d'euros (SDB, p. 5)*) n'est pas aisé : le secret, l'opacité, la possibilité d'exercer la domination même contre la recherche, la nécessité de garder caché l'arbitraire des privilèges sont des obstacles rédhibitoires.

Pourtant, ces travaux sur la haute société sont nécessaires :

En raison même de ces obstacles, travailler sur les privilégiés est nécessaire. On ne saurait comprendre la société sans en connaître les sommets. (SDB, p. 5)

À ce stade de notre travail, nous ne voudrions ne donner qu'un exemple de cette nécessité, mais cela nous a paru opportun, ne serait-ce que pour prendre en compte la remarque des auteurs selon laquelle on pourrait comprendre (sans pour autant l'accepter) que les travaux les plus nombreux soient consacrés *aux catégories vivant le chômage et les difficultés de tous ordres (SDB, p. 5)*.

4 M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot, *Sociologie de la bourgeoisie*, 4ème édition, Paris, La Découverte, 2016. Si l'ouvrage est centré sur la situation française, il évoque aussi la situation dans d'autres pays européens, dont la Belgique. Dans la suite de cet texte, nous indiquerons directement après les citations les paginations qui correspondent aux citations issues de cet ouvrage, dans un souci de faciliter la lecture ; nous les ferons précéder du sigle SDB.

L'exemple que nous souhaitons donner est la revendication décidée et portée par les militants du Réseau Wallon de Lutte contre la Pauvreté (RWLP) : la revendication d'un *droit à l'aisance*⁵.

Le choix de cette formulation opéré par les militants a pu surprendre. Il étonne toutefois moins si on prend la mesure du rôle de l'aisance dans la domination :

Ainsi la richesse permet d'accumuler d'autres biens que les biens matériels (cfr infra). Comme les ruisseaux finissent par devenir des fleuves, ces différentes figures de l'aisance, coulant toutes selon la même pente, accumulent sur quelques têtes fortune, pouvoir et prestige. De cela, la plupart des Français paraissent très mal informés. La cumulativité des capitaux, dans leur diversité, ne semble pas être prise en compte. Or « les inégalités forment système⁶. C'est-à-dire qu'elles s'engendrent les unes les autres ; elles constituent un processus cumulatif, au terme duquel les privilèges s'accumulent à l'un des pôles de l'échelle sociale tandis qu'à l'autre pôle se multiplient les handicaps » [Bihr, Pfefferkorn, 1999, p. 355⁷]. (SDB, p. 8)

La compréhension de ce qui rend possible la domination ne peut que nous aider à comprendre pourquoi celles et ceux qui vivent la cumulativité des difficultés réfèrent leurs revendications à ce qui les résume et les réunit : l'aisance dans toute sa diversité.

C'est la raison pour laquelle il nous a semblé que si nous voulions mieux comprendre le sens et la valeur du « travail en association » dans sa filiation associationniste, il pouvait être utile de comprendre, avec l'aide des travaux de M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot, le rôle que jouent des « associations 1901 » dans la cumulativité des capitaux qui fait le pouvoir et la domination et assure leur reproduction.

II. LA DOMINATION DE LA GRANDE BOURGEOISIE

Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot avancent en effet que le pouvoir de la grande bourgeoisie⁸ comme classe sociale ne repose pas uniquement sur la richesse au sens seulement économique et financier du terme.

Le rôle d'autres capitaux – social, culturel et symbolique – est également déterminant (les auteurs se réfèrent ici à la définition des « capitaux » proposée par Pierre Bourdieu ; nous allons la rappeler dans les lignes qui suivent).

Toutefois, condition nécessaire, la richesse matérielle n'est pas une condition suffisante pour que le riche soit coopté dans la haute société. Le capital économique doit être légitimé par d'autres formes de capitaux, le capital culturel et le capital social. (SDB, p. 12)

Par le terme **capital social**, les auteurs rappellent que Bourdieu désigne les ressources que produit la possession d'un réseau durable de relations ou l'appartenance à un groupe, appartenance qui permet des liaisons permanentes et utiles. (SDB, p. 12).

5 <https://www.rwlp.be/index.php/accueil/positionnement-politique-du-rwlp/1331-un-pacte-logement-energie-pour-les-portefeuilles-plats>

6 Dans les citations, lorsque ce sont les auteurs qui insistent, nous utilisons la couleur bleue. Lorsque l'insistance vient de nous, des caractères gras.

7 A. Bihr, R. Pfefferkorn, *Déchiffrer les inégalités*, 2ème édition, Paris, Syros, 1999.

8 Comme les auteurs, nous incluons dans le terme « grande bourgeoisie » une partie de la noblesse. Nous donnerons ultérieurement des exemples de mécanismes de domination dans l'oeuvre de Marcel Proust ; on sait d'ailleurs que dans *A la recherche du temps perdu*, le prince de Guermantes, membre de la plus haute aristocratie, épouse la grande bourgeoise Madame Verdurin, alors que les deux « mondes » se vivaient non seulement comme séparés, mais encore antagonistes pendant une bonne partie du roman.

Ces relations mobilisables (via un carnet d'adresses, des activités multiples...) *décuplent le pouvoir de chacun grâce aux capitaux de l'ensemble des membres.* (SDB, p. 12)

*Alors que le sens commun tend à attribuer au grand bourgeois des attitudes individualistes, les grandes familles fortunées, d'autant plus qu'elles se situent depuis plus longtemps aux sommets de la société, fonctionnent sur un mode collectif. Le groupe développe une **sociabilité intense** qui dépasse le seul cercle familial. Les dîners, les cocktails, les soirées de gala, les vernissages, les premières théâtrales et autres mondanités ne sont pas des loisirs anodins. Il s'agit d'une forme de **travail social**, dans lequel les femmes jouent un rôle central.* (SDB, p. 12)

Ce travail doit produire une **acceptation** de l'individu ou plus exactement de la famille dans le groupe, cette acceptation établissant par ailleurs une hiérarchisation. L'appartenance au groupe dépend d'une épreuve : la cooptation, qui constitue un mécanisme puissant d'homogénéisation.

C'est d'ailleurs parce que le patronyme familial condense le crédit accumulé autour d'une famille qu'il va de l'intérêt du clan de défendre envers et contre tout le capital irremplaçable qu'il représente. Aussi tout sera fait pour récupérer le maladroit, l'irresponsable, le dévoyé qui, par sa vie en marge et ses errements, risque de ruiner la valeur symbolique d'un nom. (...) Collectivement, la grande bourgeoisie gère ses franges par la cooptation et n'hésite pas à désigner qui en est et qui doit encore patienter. (SDB, p. 21)

Pour illustrer ces éléments et en permettre une appréhension concrète, nous nous appuyons sur deux œuvres littéraires⁹ qui en fournissent chacune une analyse très fouillée. La première est évidemment le roman de Proust *A la recherche du temps perdu* ; le narrateur, fils d'un haut fonctionnaire et héritier par sa tante d'une fortune significative est peu à peu admis dans le cercle fermé de la grande aristocratie : le Faubourg Saint-Germain. Si le roman de Proust analyse la montée de la grande bourgeoisie (le Prince de Guermantes finira par épouser la grande bourgeoise Madame Verdurin, réunissant des familles et des groupes que tout opposait), il présente surtout une analyse très fine de la manière dont s'établissent et se vivent les privilèges.

La seconde œuvre est le roman d'Edouard Louis *Changer : méthode*, récemment paru.

L'auteur, issu d'une famille ouvrière, raconte son ascension sociale, qu'il vit comme un sauvetage personnel, une façon de quitter une vie d'insultes (son homosexualité n'est acceptée ni par sa famille ni par son milieu). Le récit de cette ascension nous fournit aussi des illustrations très parlantes de ce qu'est la vie de ceux qui peuvent s'appuyer sur le cumul des capitaux.

À la fin de son périple social, Édouard Louis fait ainsi l'expérience de la sociabilité intense que déploient les grands bourgeois :

Philippe m'introduisait dans son monde où se mêlaient la grande bourgeoisie française et l'aristocratie. Pendant les quelques mois que j'ai passés avec lui il m'a invité dans des soirées où j'ai rencontré des ducs, des princesses, des aristocrates souvent reconvertis dans le commerce de l'art ou dans d'autres domaines. Quand je m'extrayais de mon propre corps pour m'observer (...), je me disais que j'avais réalisé mon rêve. J'avais fui, j'étais plus loin que tout ce que j'aurais pu espérer. J'imaginai Philippe faire ce que j'avais attendu depuis

⁹ Selon Roland Barthes, une des fonctions de la littérature est en effet de produire et communiquer des connaissances. Barthes appelle cette fonction « mathésis ». Les deux œuvres sur lesquelles nous appuyons nos analyses sont, d'une part, *A la recherche du temps perdu*, de M. Proust, et plus particulièrement le tome 3 *Le côté de Guermantes*, Paris, Gallimard, édition de 1992. Nous utiliserons l'abréviation *Rech* pour indiquer les paginations. Le second ouvrage est le roman d'E. Louis *Changer : méthode*, Paris, Seuil, 2021. Nous renverrons aux références paginales en utilisant l'abréviation *Chang*.

longtemps, me proposer de vivre avec lui et m'éloigner pour toujours et le plus loin possible de mon passé.

La semaine, il me demandait de l'accompagner à des réceptions à l'Automobile Club, je ne sais pas exactement t'expliquer ce que c'est, une sorte d'association de personnes riches et puissantes qui se retrouvent pour manger du caviar, boire du champagne et tisser des relations... Je côtoyais des ministres et des députés, des PDG d'entreprises mondiales, des millionnaires (...). (Chang, pp. 292-293)

L'œuvre de Proust relate nombre de ces réceptions auxquelles le narrateur participe et qui constituent le temps perdu qui l'éloigne de sa résolution de se mettre au travail et d'écrire son œuvre. Lorsqu'il se rend « au jour » de la Marquise de Villeparisis dont l'amant, le marquis de Norpois, connaît le père du narrateur, ce qui lui vaut une invitation, il est sommé de participer à la remise dans le droit chemin de son ami le marquis de Saint-Loup dont la maîtresse, Rachel, actrice de théâtre, juive, l'éloigne de son monde (et d'un riche mariage qui doit l'y ancrer davantage encore) ; il se dit de Robert de Saint-Loup, en plus, qu'il est dreyfusard. Toute la famille fait front pour dénigrer la maîtresse de Saint-Loup : la marquise dit au narrateur : « *C'est quelque'un de très mal* », me dit Mme de Villeparisis avec l'accent vertueux des Guermantes même les plus dépravés. « *De très, très mal* » reprit-elle en mettant trois t à très. (Rech, p. 200) La duchesse de Guermantes se livre à un assassinat en règle des qualités d'actrice de Rachel et du goût de Saint-Loup : « *Voyez-vous, tout de même, je trouve étonnant qu'on puisse trouver de la séduction à une personne ridicule.* » (Rech, p. 210) Le duc de Guermantes décrit le danger des « errements » de Robert (pour reprendre le terme de M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot) : (...) *vous m'avouerez que si un des nôtres était refusé au Jockey et surtout Robert dont le père y a été pendant dix ans président, ce serait un comble. Que voulez-vous, ma chère, ça les a fait tiquer, ces gens. Je ne peux pas leur donner tort ; personnellement, vous savez que je n'ai aucun préjugé de races, je trouve que ce n'est pas de notre époque et j'ai la prétention de marcher avec mon temps, mais enfin que diable ! Quand on s'appelle le marquis de Saint-Loup, on n'est pas dreyfusard, que voulez-vous que je vous dise !* (Rech, pp. 216-217)

Et lorsque la mère de Robert elle-même demande au narrateur d'user de son influence auprès de son ami, le narrateur vacille : *Maintenant je me serais aussi volontiers chargé d'une mission pour faire rompre Robert et sa maîtresse qu'il y a quelques heures pour qu'il partît vivre tout à fait avec elle. Dans un cas Saint-Loup m'eût jugé un ami traître, dans l'autre cas sa famille m'eût appelé son mauvais génie. J'étais pourtant le même homme à quelques heures de distance.* (Rech, p. 259)

Nous retrouvons clairement dans cet épisode le constat des sociologues : *Collectivement, la grande bourgeoisie gère ses franges par la cooptation et n'hésite pas à désigner qui en est et qui doit encore patienter.*

Quant au **rôle des femmes** que les deux auteurs évoquent dans la production du capital social (cfr supra), Edouard Louis apporte une confirmation d'expérience : il estime que chacune des étapes de son parcours de sauvetage et d'ascension n'a été possible que grâce à l'intercession d'une femme : (...) *je me rends compte aujourd'hui qu'écrire mon histoire c'est écrire l'histoire de ces femmes qui se sont succédé pour me sauver, Pascale Boulnois, Stéphanie Morel, Aude Detrez, Martine Coquet, Elena, Babeth, que mon histoire est celle de leur volonté et de leur générosité.* (Chang, p. 139)

Nous allons revenir sur le rôle joué par son amie Elena en matière d'acquisition d'un capital culturel dont il était totalement dépourvu. Notons pour l'instant que la mère d'Elena, Nadya¹⁰, évoque ce rôle comme celui d'une transmission d'un héritage quelque peu dévoyé, lorsque l'auteur décidera de « monter à Paris » et de quitter Amiens où Elena habite : *Dans les bars où je sortais je rencontrais des avocats, des journalistes, des architectes – des noms de métiers qui à Paris semblaient cacher des privilèges infinis, des vies de richesse et d'indépendance, d'importance, de voyages à travers le monde. Avec ces gens, je mettais en pratique ce que j'avais appris avec Elena, les références culturelles, la manière de manger, de parler. (Est-ce que c'est de ça que Nadya parlera des années plus tard quand elle dira que j'ai profité de tout ce qu'elle m'a transmis ?)* (Chang, p. 202)

Pour le narrateur de *La Recherche*, on sait que c'est la duchesse de Guermantes qui jouera ce rôle de « passeur » en matière de capital social. Pour autant, l'homogénéité du groupe fait l'objet d'un contrôle très strict, qui passe par une hiérarchisation et de multiples rejets. Le baron de Charlus, beau-frère de la duchesse avertit le narrateur : l'accès au sommet de la famille (la princesse de Guermantes) dépend de lui : *Mais non, il faudrait être invité, mais on n'invite jamais personne à moins que j'intervienne.* (Rech, p. 516). La conversation que le baron entretient avec le narrateur lui donne l'occasion d'exprimer son rejet méprisant de la noblesse d'Empire, inauthentique selon le baron.

Je changeai de conversation et lui demandai si la princesse d'Iéna était une personne intelligente. M. de Charlus m'arrêta, et prenant le ton le plus méprisant que je lui connusse : « Ah ! Monsieur, vous faites allusion ici à un ordre de nomenclature où je n'ai rien à voir. Il y a peut-être une aristocratie chez les Tahitiens, mais j'avoue que je ne la connais pas. Le nom que vous venez de prononcer, c'est étrange, a cependant résonné, il y a quelques jours, à mes oreilles. (...) Comme il n'existe pas de princesse de ce nom, j'ai supposé qu'il s'agissait d'une pauvre couchant sous le pont d'Iéna et qui avait pris pittoresquement le titre de princesse d'Iéna, comme on dit la Panthère des Batignolles ou le Roi de l'Acier. (Rech, p. 515)

Ces deux œuvres exposent donc concrètement le rôle du capital social dans la domination. Elles mettent en effet en avant les composantes sur lesquelles M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot insistent : l'appartenance à un groupe très sélectif, qui permet des liens permanents et utiles ; la relation d'appui réciproque qui unit le groupe et les individus qui le composent ; le rôle de la cooptation dans ce type de capital.

Le **capital culturel** désigne quant à lui au moins trois dimensions :

- une fréquentation soutenue de la « haute culture », de la culture légitimée par les institutions culturelles (musées, salles de concert, théâtres) où il s'agit autant de voir que d'être vu ;
- la possession d'œuvres d'art (les sociologues remarquent d'ailleurs que les demeures de ces familles sont souvent de véritables musées) ;
- des diplômes d'écoles et de filières prestigieuses.

Ces dimensions sont inter-connectées, ce qui permet à la classe sociale dominante de se différencier de ceux qui ne possèdent qu'une des dimensions de ce capital (par exemple ceux qui ne possèdent qu'un titre scolaire).

10 C'est d'ailleurs Nadya qui invite l'auteur à changer de prénom, son prénom d'Eddy faisant trop populaire :

J'ai sonné et c'est Nadya qui m'a ouvert. Bonjour Edouard. Je n'ai pas bougé. C'était la première fois, je ne comprenais pas pourquoi elle m'appelait par un nom qui n'était pas mon nom. Elle a décelé la surprise sur mon visage. Ça ne vous dérange pas que je vous appelle Edouard ? Au fond Eddy c'est un diminutif d'Edouard, Eddy ce n'est pas vraiment un prénom, et moi je préfère Edouard, je trouve ça plus élégant. (...) J'ai répondu à Nadya que ça ne me dérangeait pas. Elle me baptisait. Elle ne savait pas que ce nom deviendrait un jour le mien, pour toujours, que quand je serais loin d'Amiens je le ferais inscrire sur ma carte d'identité. (Chang, p. 105)

Cette inter-connexion est très visible dans la description que fait Edouard Louis d'une visite qu'il fait avec Philippe.

*Je m'étais regardé longtemps dans le miroir avant de partir de chez moi, le nœud Windsor visible dans l'ouverture de la veste achetée grâce à un transfert d'argent fait par Philippe. Avant de le rejoindre j'avais analysé la personne en face de moi dans le miroir et j'avais pensé : **Tu es loin maintenant**. J'avais traversé Paris, fier de mon apparence, avec à la main une bouteille de vin achetée sur le chemin. (...) Philippe m'a complimenté sur ma cravate, il m'a demandé ce que j'avais dans la main et quand il a vu ma bouteille il m'a dit que ce n'était pas la peine, qu'il en avait acheté une pour l'offrir de notre part à tous les deux (...) J'ai compris que la bouteille n'était pas assez bien pour ses amis. (...) Philippe a sonné au portail de l'immeuble, nous sommes montés et une femme entièrement habillée de noir nous a ouvert. J'ai suivi Philippe dans l'appartement – moins un appartement qu'une sorte de maison dissimulée à l'intérieur d'un immeuble parisien. Les pièces défilaient sous mes yeux et sous mes jambes, je voyais des escaliers monter dans les étages supérieurs. Philippe me montrait les tableaux sur les murs, il disait : Kandinski, Jean Cocteau, il disait : ça c'est une esquisse de Picasso. (...) Je lui demandais avec un air de dérision : Mais combien ça coûte un tableau comme ça ? Philippe souriait : Tellement cher que ce n'est même pas une question possible. (...) Je me souviens de beaucoup de soirées dans le monde de Philippe. Les personnes qui l'entouraient avaient des conversations sur l'opéra, sur les voyages, je n'ai jamais oublié cet homme qui s'était exclamé : **Je dois dire que je préfère de loin les plages d'Asie du Sud-Est à celles de Californie ! L'Asie est tellement plus authentique**. J'étais plutôt à l'aise, surtout quand il était question de musique. (...) J'essayais de dire des phrases pour me mettre en valeur, Je pense que Massenet est largement sous-estimé, ou A mon avis Mozart est un très mauvais compositeur d'opéra, ces phrases sortaient de ma bouche. (...) Philippe était fier de m'avoir avec lui, je m'arrangerais toujours pour dire que j'étudiais à l'Ecole normale supérieure, sans préciser que j'étais entré par le concours le moins prestigieux dans cette école, et je faisais illusion, j'étais un intrus. (Chang, pp. 295-298)*

On voit dans cet extrait comment s'articulent et se renforcent les trois dimensions du capital culturel : la fréquentation de la haute culture, les voyages, la possession d'œuvres d'art et le diplôme prestigieux.

Ce capital culturel s'articule doublement au capital économique, d'abord parce que les *grands bourgeois (...) sont surtout les principaux clients des créateurs et du marché de l'art*. (SDB, p. 18)

Ensuite parce que *le monde de l'art a engendré un marché aujourd'hui transversal à la classe dominante, que ses membres soient catalogués à droite, comme Bernard Arnaud et François Pinault, ou à gauche, comme Laurent Fabius. Celui-ci, fils d'un antiquaire, passionné par l'histoire de l'art, a œuvré en tant qu'homme politique, très proche de François Mitterrand, pour que les œuvres d'art soient exclues de l'assiette de l'impôt de solidarité sur la fortune (ISF)*. (SDB, p. 19)

Des auteurs comme Luc Boltanski et Arnaud Esquerre ont d'ailleurs montré qu'une nouvelle forme d'économie, qu'ils ont qualifiée d'« Enrichissement » avait surgi ; cette économie repose sur le commerce de marchandises qui sont « enrichies », lestées, d'un fort capital culturel et elle s'adresse aux riches (ou à tous ceux qui pensent pouvoir l'être¹¹).

Le capital culturel investi (par la fréquentation assidue des œuvres, par la transmission intégrée du patrimoine...) devient **incorporé**, ce qui veut dire qu'il s'incarne dans le corps, les manières, la présentation de soi, l'élégance et l'assurance.

11 L. Boltanski et A. Esquerre, *Enrichissement, Une critique de la marchandise*, Paris, Gallimard, 2017. Nous avons présenté cette approche en étudiant ses effets potentiels sur le démocratie culturelle : « Pauvre démocratie culturelle ! », <https://www.intermag.be/687>.

Le livre d'Edouard Louis témoigne de cette nécessité d'incorporation, pour que le corps traduise dans ses manières le capital possédé. Il lui a ainsi fallu apprendre à manger autrement, à parler et à rire autrement, à perdre son accent, à s'habiller autrement, à faire arranger ses dents...

Soit cette scène où Elena lui apprend à manger avec davantage d'élégance :

Cette nuit-là elle s'est tournée vers moi : Tu sais, maintenant, il faudrait que tu apprennes à manger, je pense que ce serait mieux pour toi. Au moment où elle a prononcé ces mots, j'ai senti mon corps se raidir. Je savais exactement de quoi elle parlait. (...) Elle a continué, Je veux dire c'est pour toi, devant les autres tu y arriveras mieux dans la vie si tu manges correctement, et pas comme un paysan. [Suit une description très détaillée de l'apprentissage des gestes, de la manière de tenir ses couverts, de les porter à sa bouche, etc.]

*Elle recommençait, je l'observais, et puis elle m'a donné les couverts et j'ai essayé de reproduire les mêmes gestes. Elle me chuchotait Non, pas comme ça, mets ta main comme ça. Je l'écoutais, elle continuait, c'est bien, oui, comme ça, c'est bien. J'avais la sensation d'accélérer le temps, d'apprendre en quelques minutes **ce que son corps à elle avait appris en quinze ans, au contact de sa famille, par la répétition des repas à travers les jours et les saisons.** (Chang, pp. 83-84)*

Chez Proust, l'incorporation du capital culturel s'opère sur plusieurs générations, comme on le voit dans la scène célèbre où, dans un restaurant, le marquis de Saint-Loup grimpe avec élégance sur les banquettes, même occupées, pour porter au narrateur un manteau qui le protégera des courants d'air.

*Dès qu'il entra dans la grande salle, il monta légèrement sur les banquettes de velours rouge qui en faisaient le tour en longeant le mur et où en dehors de moi n'étaient assis que trois ou quatre jeunes gens du Jockey, connaissances à lui qui n'avaient pu trouver place dans la petite salle. Entre les tables, des fils électriques étaient tendus à une certaine hauteur ; sans s'y embarrasser, Saint-Loup les sauta adroitement comme un cheval de course un obstacle ; confus qu'elle s'exerçât uniquement pour moi et dans le but de m'éviter un mouvement bien simple, j'étais en même temps émerveillé de cette sûreté avec laquelle mon ami accomplissait cet exercice de voltige et je n'étais pas le seul, car encore qu'ils l'eussent sans doute médiocrement goûté de la part d'un moins aristocratique et moins généreux client, le patron et les garçons restaient fascinés, comme des connaisseurs au pesage ; un commis, comme paralysé, restait immobile avec un plat que des dîneurs attendaient à côté ; et quand Saint-Loup, ayant à passer derrière ses amis, grimpa sur le rebord du dossier et s'y avança en équilibre, des applaudissements discrets éclatèrent dans le fond de la salle. (...) Tout rempli encore du plaisir que j'avais eu à le voir s'avancer au petit galop et toucher gracieusement au but, **je sentais que ce plaisir tenait à ce que chacun de ces mouvements développés le long du mur, sur la banquette, avait sa signification, sa cause, dans la nature individuelle de Saint-Loup, peut-être, mais plus encore dans celle que, par la naissance et l'éducation, il avait héritée de sa race.***

Proust décrit ensuite avec beaucoup de précision les composantes de cette éducation incorporée, pour conclure : *telles étaient les qualités, toutes essentielles à l'aristocratie, qui, derrière ce corps, non pas opaque et obscur comme eût été le mien, mais significatif et limpide, transparaisaient comme à travers une œuvre d'art la puissance industrielle, efficiente, qui l'a créée, et rendaient les mouvements que cette course légère que Robert avait déroulée le long du mur, aussi intelligibles et charmants que ceux de cavaliers sculptés sur une frise. (Rech, pp. 378-380)*

Proust donne aussi dans ce volume d'*A la recherche du temps perdu* des analyses précieuses sur les relations entre l'individu et le groupe dans la classe dominante : le groupe ne sert l'individu que si en retour le groupe en sort renforcé. Revenons à la réception chez la

marquise de Villeparisis, dont l'amant est le marquis de Norpois, diplomate influent. Celui-ci avait été approché par le prince de Faffenheim-Munsterburg-Weiningen, aristocrate allemand comblé, mais qui souhaitait ajouter à son capital culturel la qualité de membre correspondant de l'Institut (l'Académie des sciences morales et politiques) auquel il s'était jusque là présenté sans succès. Or le marquis de Norpois, par son influence et ses relations, est la personne qui pourrait lui accorder cette faveur. *Il [le prince] savait que M. de Norpois disposait à lui seul d'au moins une dizaine de voix auxquelles il était capable, grâce à d'habiles tractations, d'en ajouter d'autres. Aussi le prince qui l'avait connu en Russie quand ils y étaient tous deux ambassadeurs, était-il allé le voir et avait-il fait tout ce qu'il avait pu pour se le concilier. Mais il avait eu beau multiplier les amabilités, faire avoir au marquis des décorations russes, le citer dans des articles de politique étrangère, il avait eu devant lui un ingrat (...)* (Rech, p. 237)

À plusieurs reprises, le prince avait essayé ce qu'il appelle des « clés » (des offres susceptibles de lui ouvrir la porte des faveurs convoitées), en vain. In fine, le prince comprend qu'il peut, par ses qualités et sa réputation, renforcer le succès du salon de la marquise de Villeparisis et c'est ce qui lui vaut enfin d'obtenir le soutien qu'il convoite : la femme du prince et la grande-duchesse Jean souhaiteraient faire la connaissance de la marquise de Villeparisis qui « vit très retirée, entourée seulement de quelques « happy few ». Le prince sollicite l'appui du marquis pour entrer en relation avec elle : *J'avoue que l'espoir de devenir l'un des habitués d'un pareil bureau d'esprit me consolera, me ferait envisager sans ennui de renoncer à me présenter à l'Institut. Chez elle aussi on tient commerce d'intelligence et de fines causeries. Avec un sentiment de plaisir inexprimable, le prince sentit que la serrure ne résistait pas et qu'enfin cette clé-là y entra.*

Une telle option est bien inutile, mon cher prince, répondit M. de Norpois ; rien ne s'accorde mieux avec l'Institut que le salon dont vous parlez et qui est une véritable pépinière d'académiciens. (...) Il ne faut surtout pas renoncer à l'académie ; je déjeune précisément, de demain en quinze, pour aller ensuite avec lui à une séance importante, chez Leroy-Beaulieu sans lequel on ne peut faire une élection (...). (Rech, pp. 241-242)

Nous voyons exposé ici, avec beaucoup de subtilité, en quoi consiste le **travail collectif** qui rend possible la domination, en articulant notamment le capital culturel et le capital social, l'un et l'autre se renforçant mutuellement.

Enfin, le **capital symbolique** désigne le crédit dont on dispose, la confiance qu'on inspire, l'énergie que l'on peut tirer de toutes les confirmations que l'on reçoit d'être quelqu'un qui compte.

Édouard Louis condense ce point en une seule observation : *Il [Philippe] m'emmenait dans des restaurants le soir et je pensais que l'enfant que j'avais été n'aurait jamais pu imaginer que des endroits comme ça existaient. Ces restaurants, ils n'avaient rien à voir avec ceux où Ludovic et Didier m'invitaient, pas même avec ceux où j'accompagnais Manuel, comme s'ils étaient moins des lieux pour manger que des lieux pour rassurer les clients qui venaient sur leur importance, comme si le mot restaurant sur la façade était un mensonge.* (Chang, p. 290)

Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot évoquent fort à propos la véritable alchimie que créent le cumul, l'articulation et le renforcement réciproque de toutes ces formes de capitaux dès lors qu'ils sont possédés à un niveau élevé.

Les familles les plus riches économiquement ayant aussi les plus grandes chances de l'être sous les autres formes, une véritable alchimie s'opère, qui transfigure la réalité sociale de la richesse.

Celle-ci n'est plus perçue comme n'étant qu'économique, elle connote un ensemble de propriétés où l'aisance matérielle s'accompagne de l'élégance des manières et des présentations de soi, alliée avec des relations brillantes dont le prestige rejaillit en miroir sur chacun des membres du groupe. (SDB, pp. 20-21)

La description que donne Proust du duc de Guermantes lorsqu'il arrive dans le salon de la marquise de Villeparisis illustre à merveille cette « véritable alchimie » : *À côté d'elle, M. de Guermantes, superbe et olympien, était lourdement assis. On aurait dit que la notion omniprésente en tous ses membres de ses grandes richesses lui donnait une densité particulièrement élevée, comme si elles avaient été fondues au creuset en un seul lingot humain, pour faire cet homme qui valait si cher. Au moment où je lui dis au revoir, il se leva poliment de son siège et je sentis la masse inerte de trente millions que la vieille éducation française faisait mouvoir, soulevait, et qui se tenait debout devant moi. Il me semblait voir cette statue de Jupiter Olympien que Phidias, disait-on, avait fondue tout en or. (Rech, p. 262)*

Quant au point de désigner « qui peut en être et qui doit encore patienter » que nous avons évoqué supra, le roman de Proust nous donne une clé intéressante : on ne peut être admis si on manque de capital social que si on compense ce manque par un autre capital (l'intelligence, la connaissance des lettres en l'occurrence pour le narrateur), mais surtout par un capital symbolique particulier : être agréable, ce qui veut dire, en réalité, ne pas demander à en être.

De simples gens élégants peuvent défendre leur porte trop envahie. Mais celle des Guermantes ne l'était pas. Un étranger n'avait presque jamais l'occasion de passer devant elle. Pour une fois que la duchesse s'en voyait désigner un, elle ne songeait pas à se préoccuper de la valeur mondaine qu'il apporterait, puisque c'était chose qu'elle conférerait et ne pouvait recevoir [déficit de capital social]. Elle ne pensait qu'à ses qualités réelles, Madame de Villeparisis et Saint-Loup lui avaient dit que j'en possédais [capital culturel élevé]. Et sans doute ne les eût-elle pas crus, si elle n'avait remarqué qu'ils ne pouvaient jamais arriver à me faire venir quand ils le voulaient, donc que je ne tenais pas au monde, ce qui semblait à la duchesse le signe qu'un étranger faisait partie des « gens agréables » [capital symbolique élevé]. (Rech, p. 347)

Alchimie qui n'est pas elle-même sans effets sociaux des plus importants :

À travers [la combinaison de ces éléments] s'opère le travail de magie sociale qui transforme les privilèges, le plus souvent hérités, en qualités innées, inhérentes à l'individu. (...)

Ainsi le capital symbolique intervient-il de façon décisive dans la définition sociologique de la richesse. Celle-ci ne se mesure pas seulement aux biens possédés. Ni aux savoirs accumulés ou au système de relations entretenues. Mais aussi au rapport de force symbolique qui légitime et justifie d'être ce que l'on est. L'assurance et l'estime de soi que donnent ces richesses n'ont pas de prix. (SDB, p. 21)

Les auteurs s'appuient une nouvelle fois sur Pierre Bourdieu qui montre l'inégale distribution des ressources symboliques, c'est-à-dire *de l'importance sociale et des raisons de vivre. (Ibidem).*

La richesse comme rapport de force permettant la domination repose donc sur l'aisance qui convainc (y compris celui qui en a la posture) de la légitimité d'être ce que l'on est, ce qui permet de considérer que l'on est dans son bon droit et que les inégalités sont dans l'ordre des choses.

Pour autant, il ne faut pas oublier (ou dénier) que ce type de posture et le rapport de force qui la permet est le résultat d'une production systématique, dans laquelle des associations jouent un rôle incontournable.

III. LE RÔLE D'ASSOCIATIONS DANS L'ÉTABLISSEMENT DE CETTE DOMINATION

Cette accumulation de capitaux qui se renforcent ne se réalise ni par l'action d'une main invisible ni par l'activité des individus ou des familles seules.

Des « associations sans but lucratif » y contribuent puissamment : cercles et clubs de tous ordres, constitués comme des asbl (loi 1901 en France et 1921 en Belgique¹²), constituent des lieux de rencontre, de réseautage, de cooptation par lesquels la classe sociale concernée se produit et se reproduit, tout en surveillant et gardant jalousement ses frontières.

Rappelons-nous cette présentation de l'Automobile club par Edouard Louis : *La semaine, il me demandait de l'accompagner à des réceptions à l'Automobile Club, je ne sais pas exactement t'expliquer ce que c'est, une sorte d'association de personnes riches et puissantes qui se retrouvent pour manger du caviar, boire du champagne et tisser des relations... Je côtoyais des ministres et des députés, des PDG d'entreprises mondiales, des millionnaires (...).* (Chang, pp. 292-293)

Cette action des associations n'est pas neuve : Proust expose déjà le rôle central du Jockey dans la vie du Faubourg Saint-Germain. Ainsi, le duc de Guermantes répond à un archiviste qui fait état de l'emploi nouveau du mot « mentalité » en s'appuyant sur sa participation à une Commission du Ministère de l'Instruction publique et à un cercle peu en vue, le cercle Volney, où il a entendu employer le mot :

« Moi qui n'ai pas l'honneur de faire partie du ministère de l'Instruction publique », répondit le duc avec une feinte humilité mais avec une vanité si profonde que sa bouche ne pouvait s'empêcher de sourire et ses yeux de jeter à l'assistance des regards pétillants de joie sous l'ironie desquels rougit le pauvre historien, « moi qui n'ai pas l'honneur de faire partie du ministère de l'Instruction publique, reprit-il s'écoutant parler, ni du cercle Volney (je ne suis que de l'Union et du Jockey), vous n'êtes pas du Jockey, monsieur ? » demanda-t-il à l'historien qui, rougissant encore davantage, flairant une insolence et ne la comprenant pas, se mit à trembler de tous ses membres (...). (Rech, pp. 218-219)

Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot ont analysé l'action de ces cercles, qui sont souvent de dimension internationale, renforçant ainsi le pouvoir de leurs membres, toujours assurés, en quelque sorte, de se voir accueillis ou soutenus lors de leurs voyages et activités dans d'autres pays. Les auteurs notent que la grande bourgeoisie entretient son capital social par un travail continu, dont une bonne part revient à des institutions :

Des institutions jouent un grand rôle dans l'accumulation et la gestion de cette forme de capital. Les clubs de golf et les équipages de chasse à courre sont des lieux de rencontre, où l'on se fait connaître et reconnaître. L'institution la plus emblématique de ce jeu social est le cercle, qui a été introduit en France à partir du XIXème siècle, anglomanie aidant. On citera, parmi les plus sélectifs, l'Automobile club de France, le Cercle du Bois de Boulogne, le Cercle de Deauville, le Cercle de l'Union interalliée, le Jockey Club [les deux cercles évoqués par le duc de Guermantes, n.d.a.], le Polo de Paris ou le Traveller's. Il en existe de nombreux autres, leurs hiérarchies étant homologues à celle de la bourgeoisie elle-même (...).

Ces associations sont en général régies par la loi de 1901. Elles ne se contentent pas de mettre des

12 En Belgique, les associations sans but lucratif dépendent désormais d'un Code des Sociétés et Associations, code unique ; nous reviendrons infra sur le sens de cette intégration.

salons quelque peu poussiéreux à la disposition de vieux messieurs, qui y tromperaient leur ennui et l'angoisse du temps qui passe en jouant au bridge. (...) Après une journée au bureau, se réfugier au bar permet d'être sûr de ne rencontrer que des semblables, soigneusement choisis par la procédure de la cooptation. Car celle-ci est un mode de fonctionnement essentiel à ce milieu qui sait pertinemment délimiter la population qui le compose. Le poids social des cercles apparaît à l'analyse de leur composition et en particulier de celle de leur conseil d'administration, parfois dénommé « grand conseil » ou « comité exécutif ». (SDB, pp. 12-13)

Notre pays n'est évidemment pas en reste, possédant bien entendu des déclinaisons nationales de certains cercles internationaux, mais aussi ses propres créations.

The Merode, par exemple, s'est établi dans l'ancien siège du célèbre cercle de Lorraine ; les ambitions affichées ne sont pas minces :

« Nous stimulons d'une manière unique le désir de changement et créons un lieu convivial et inspirant axé sur le partage et le développement de nouvelles idées », souligne **Bruno Pani**, co-fondateur de **The Merode**, aux côtés de **Jean-Philippe Maes** et **Bernard Stas** de Profirst, les deux autres têtes pensantes du club. Concrètement, le lieu établi sur l'ancien siège du **Cercle Lorraine**, hôtel particulier de trois étages bordant un des coins de la prestigieuse place Poelaert à Bruxelles, souhaite proposer un programme holistique à ses membres à coups d'orateurs inspirants, de dîners thématiques et d'événements propices au réseautage sans oublier une bibliothèque numérique. Les membres auront ainsi la possibilité de participer en personne à plus d'une centaine d'événements par an autour de thématiques comme le réseautage en communauté, le développement du leadership, la durabilité, les nouvelles technologies, les innovations et la culture¹³.

The Club a pour devise quelque peu révélatrice *Welcome to the Club ; the privilege is to be included*. Géraldine Verheyen interroge Framboise Garnier-Boulez, son CEO-direction opérationnelle¹⁴ :

Décrivez The Club en quelques mots.

Marques prestigieuses, artisans d'exception et constructeurs automobiles de grand luxe partagent un ADN commun. Regrouper leurs écosystèmes au sein d'une même communauté est apparu comme une évidence pour The Club, qui entreprend dès aujourd'hui le projet de créer un réseau international unissant ces Maisons prestigieuses avec une communauté de consommateurs privilégiés. Soutenue par un grand groupe belge, j'ai pu concrétiser ce projet !

Comment devient-on membre de The Club ?

Pour devenir membre de The Club, il faut adresser une demande de candidature, ou être présenté par un « parrain » lui-même déjà membre, et satisfaire aux critères suivants : être client des marques de luxe (tous les secteurs) et représenter un network pertinent. Les membres seront sélectionnés avec soin (parrainage pour l'adhésion et examen des candidatures par le conseil Pour devenir membre de The Club, il faut adresser une demande de candidature, ou être présenté par un « parrain » lui-même déjà membre, et satisfaire aux critères suivants : être client des marques de luxe (tous les secteurs) et représenter un network pertinent. Les membres seront sélectionnés avec soin (parrainage pour l'adhésion et examen des candidatures par le conseil d'administration), et le nombre restera limité afin de conserver le positionnement sélectif et exclusif. Nos membres et nos partenaires seront nos meilleurs ambassadeurs !

¹³ Article de Géraldine Verheyen dans *L'Officiel*, « The Merode : le nouveau cercle privé à connaître à Bruxelles ».

¹⁴ <https://www.lofficiel.be/hommes/the-club-le-cercle-privé-qui-reunit-les-passionnes-d-auto-et-de-marques-de-prestige>

On perçoit dans ces quelques descriptions le travail de sélection, de manifestation, de distinction et de réseautage que ces associations opèrent continûment au service de la domination¹⁵.

Notons en sus le travail des associations qui se créent ou se mobilisent pour défendre des privilèges, notamment spatiaux : l'entre soi n'est pas seulement social, il est aussi inscrit dans le territoire, avec des zones d'habitat réservées, parfois protégées par des entreprises de sécurité privées. A Bruxelles, on pointera par exemple le Quartier Léopold, le square du Bois qui constitue en quelque sorte une privatisation de l'espace public (l'entrée du Bois de la Cambre, cfr *SDB*, p. 48), le quartier du Prince d'Orange.

Pinçon et Pinçon-Charlot relatent ainsi comment s'organise l'opposition à l'installation d'un centre pour réfugiés dans le 16ème arrondissement de Paris, en lisière du Bois de Boulogne. Il est intéressant de noter que les arguments employés par les riches habitants n'hésitent pas à mobiliser des thèmes de la critique, qu'ils utilisent à contresens. Ainsi, Christian Blanchard-Dignac, *président de la coordination pour la défense du Bois de Boulogne, qui regroupe plus de vingt associations différentes* n'hésite pas à déclarer au *Monde* : *Le site fait partie intégrante du Bois de Boulogne, il est donc classé. On nous dit qu'il y aura des migrants, mais si c'était des touristes installés dans un complexe 5 étoiles, le combat serait le même. C'est un des rares espaces verts parisiens, il doit le rester.* Il renchérit dans une émission de radio pour France Inter : *Nous ne sommes pas des révolutionnaires, nous demandons que le Bois de Boulogne reste public, nous sommes farouchement opposés à sa privatisation !* M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot ne peuvent s'empêcher de remarquer : *Propos savoureux, quand on sait que sa femme est membre du Lagardère Racing Club, une enclave privée au cœur du bois de Boulogne.* (*SDB*, p. 56)

L'opposition public-privé est ici complètement dévoyée, puisque ce sont ceux qui ont privatisé un espace public et qui en défendent l'usage réservé dans un entre soi qui n'hésitent pas à mettre en avant le caractère de « propriété publique » du bois... – traduisons : mettre en avant l'usage à eux réservé de cette propriété publique. Certains propos d'habitants médiatisés ne laissent d'ailleurs aucun doute à ce sujet : « *Nous sommes dans un climat de guerre civile, le 16ème sera le fer de lance de la révolte* » ; « *C'est une claque pour les gens qui habitent là* » ; « *Je ne veux pas qu'on vienne salir mon quartier* », « *J'ai peur pour mes filles qui se rendent au collège non loin de ce futur camp où la prédation sexuelle sera aussi menaçante qu'à Cologne ou à Calais* ». (*SDB*, p. 57)

Dans notre pays, la très récente initiative des Jeunes FGTB de Bruxelles de faire visiter à un groupe d'une vingtaine de personnes un quartier de super-riches (le quartier du Prince d'Orange à Uccle) à des fins socio-pédagogiques a fait l'objet d'un émoi et d'un retournement semblables.

Les Jeunes FGTB Bruxelles organisent une « visite pédagogique » dans le quartier Prince d'Orange, à Uccle, où vivent quelques plus grosses fortunes du pays. L'affiche, utilisée pour illustrer la pseudo-visite, est plus qu'interpellante : on y voit une maison cossue avec, à l'avant-plan, un dessin digne des pires caricatures de riches. Alerté sur un groupe WhatsApp par les habitants, le bourgmestre, Boris Dilliès (MR), juge l'initiative « stigmatisante et grotesque, menée par un mouvement qualifié d'extrême-gauche au ras des pâquerettes. Les habitants trouvent également cela malsain car c'est extrêmement stigmatisant. Le quartier n'est pas un zoo !¹⁶ ».

Le mot « discriminant » a été aussi utilisé par certains.

15 Voir des informations complémentaires dans cet article du Figaro « Comment devenir membre d'un cercle de prestige », <https://www.lefigaro.fr/actualite-france/2010/04/29/01016-20100429ARTFIG00520-comment-devenir-membre-d-un-cercle-de-prestige-.php>

16 <https://www.sudinfo.be/id796656/article/2024-02-22/la-visite-des-jeunes-fgtb-aux-super-riches-uccle-suscite-la-colere-du>

Mais rappelons ici que le terme « stigmaté » (comme le qualificatif de « discriminant »), dû au sociologue Erving Goffman¹⁷, désigne la « possession » d'un attribut qui jette un discrédit durable et profond sur la personne, au point qu'on attribue à cette personne un nombre élevé d'incapacités non avérées : telle personne handicapée sera jugée incapable d'aimer et d'élever des enfants ; tel jeune habitant de tel quartier sera jugé peu fiable si ce n'est dangereux ; telle personne homosexuelle sera considérée comme dépravée ; tel étranger sera d'office un prédateur sexuel, etc.

La critique de la stigmatisation ne peut se faire qu'au nom des inégalités subies par les personnes stigmatisées ; ici, le thème est détourné et « retourné » pour assurer la quiétude des dominants et les protéger d'une initiative *malsaine*, menée au *ras des pâquerettes*. Ce dernier reproche est quelque peu plaisant¹⁸, mais il montre en outre comment « l'alchimie » qui justifie la domination peut être intériorisée par celles et ceux qui en bénéficient et surtout comment elle ne doit pas faire l'objet d'une analyse qui dévoile les mécanismes de sa production.

IV RETOURNEMENT OU PLASTICITÉ DE LA FORME ASSOCIATIONNISTE ?

Dans les pratiques des associations qui se mettent au service de la domination, nous nous trouvons aux antipodes des pratiques et visées politiques du courant associationniste.

On pourrait évidemment se demander s'il s'agit là d'un retournement de plus des *armes de la critique* (pour reprendre ces termes de Luc Boltanski et Eve Chiapello¹⁹) pour servir des intérêts antagonistes, voire poser l'hypothèse que la forme du « travail en association » est au fond d'une telle plasticité qu'elle n'est en réalité pas liée en tant que telle au travail de la critique, quoi qu'en ait pu affirmer la charte associative dans notre pays :

La réalité associative est une composante importante de la société belge. C'est donc tout naturellement que les pouvoirs publics travaillent régulièrement avec les associations à la réalisation de leurs missions.

Dans une société en constante évolution, l'engagement de citoyens au sein d'associations et le rôle de celles-ci n'ont jamais été aussi essentiels. Les associations sont une richesse créatrice de richesses. En effet :

- ***En renforçant l'esprit critique, en favorisant l'émergence d'identités et de revendications collectives, en servant de lien et de relais entre les citoyens et les pouvoirs publics, les associations contribuent au renforcement de la démocratie ;***
- ***En détectant des besoins nouveaux à tous les niveaux, ou encore en offrant des services fondamentaux aux personnes, les associations participent au renforcement de la cohésion sociale et de la solidarité ;***

17 E. Goffman, *Stigmaté, Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1975.

18 Miguel Schleck, des Jeunes FGTB, organisateur, assume le côté revendicatif mais parle d'une « critique d'un système, pas des riches ». « On se bat contre un système qui crée une classe de personnes qui bénéficient de pas mal de richesses. Et de l'autre côté, on a les travailleurs. Le premier objectif de cette balade est de donner des outils critiques aux participants, de comprendre le monde dans lequel on vit. Pour nous, la polémique a montré qu'il y a un tabou en Belgique de parler des super riches. » (<https://www.rtb.be/article/se-balader-chez-les-super-riches-une-initiative-des-jeunes-fgtb-qui-suscite-la-polemique-mais-aussi-la-curiosite-11352136>)

19 L. Boltanski et E. Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999. Les auteurs montrent comment les thèmes de la critique en vigueur à la fin des années 60 (le manque d'authenticité de la vie de consommateur, le pouvoir excessif des petits chefs...) ont été « retournés » par le management et ont été utilisés pour justifier les formes nouvelles de domination. Nous avons essayé de montrer l'apport de cette approche pour une analyse institutionnelle du monde du travail (« Le travail comme « monde », face à la désubjectivation », <https://www.intermag.be/483>)

- *Enfin, par leurs ressources propres, par l'intermédiaire des emplois qu'elles créent – notamment avec l'aide des pouvoirs publics – et par l'esprit d'initiative qu'elles développent, elles constituent des agents économiques importants, créateurs d'emplois.*

Aussi, les pouvoirs publics signataires et, nous l'espérons, l'ensemble des pouvoirs publics, estiment fondamental de prendre des engagements vis-à-vis des associations afin de mieux articuler leurs rapports réciproques avec les pouvoirs publics dans un souci de complémentarité²⁰.

Il faudrait un important travail historique pour établir une manière de généalogie du travail en association pour pouvoir y identifier la place effective du courant associationniste et pour déterminer si ce courant est au fond une sorte de « primum movens » du travail en association. Mais ce n'est pas l'objet de notre travail. Par contre, il est difficile de ne pas voir qu'un des effets possibles du Code des sociétés et des associations initié par le ministre CdnV Koen Geens, code qui crée un réceptacle juridique unique pour les sociétés capitalistes et les associations, est précisément d'immerger des instruments critiques dans un ensemble qui est dominé par les formes dominantes : les entreprises capitalistes et les associations qui œuvrent à la domination.

Du point de vue des associations qui se réclament d'une filiation associationniste, il s'agit là d'une opération symbolique et politique d'une rare violence : affirmer leur appartenance à l'ensemble dont elles se veulent la critique ou l'alternative ; affirmer qu'il n'y a pas de différence entre les protagonistes qui œuvrent à la domination et ceux qui tentent de s'y opposer.

D'où la nécessité de disposer de repères, de balises, de raisonnements qui sont discriminants, c'est-à-dire qui peuvent réellement permettre de voir et de faire la différence entre les associations qui prennent en charge la critique de la domination et du système qui la permet et celles qui ont pour projet de la produire ou de la reproduire.

UN POINT DE VUE GÉNÉRIQUE

Gilles Deleuze insistait sur l'importance du mode de perception, sur la manière dont elle s'organise, notamment le point d'où elle part. Il choisit ainsi de définir la gauche et son contraire par la manière de percevoir le monde :

Ne pas être de gauche, c'est un peu comme une adresse postale : partir de soi... la rue où on est, la ville, le pays, les autres pays, de plus en plus loin... On commence par soi et, dans la mesure où l'on est privilégié et qu'on vit dans un pays riche, on se demande : « comment faire pour que la situation dure ? ». On sent bien qu'il y a des dangers, que ça va pas durer, tout ça, que c'est trop dément... mais comment faire pour que ça dure ?

A l'inverse, être « de gauche » implique de partir de l'horizon :

Tu vois d'abord à l'horizon. Et tu sais que ça ne peut pas durer. Que ça n'est pas possible. Ces milliards de gens qui crèvent de faim... Ça peut durer encore cent ans, j'en sais rien, mais faut pas charrier... Cette injustice absolue... Ce n'est pas au nom de la morale : c'est au nom de la perception même ! Si on commence par le bout, par ces (incompréhensible), par savoir donc et, d'une certaine manière, appeler de ses vœux et considérer que ce sont là les problèmes à régler²¹.

²⁰ La « charte associative » est une résolution adoptée en 2009 par les parlements régionaux (wallon et bruxellois) et par le parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Malgré des engagements successifs des responsables politiques, elle n'a jamais été traduite en loi.

²¹ http://palimpsestes.fr/textes_philo/deleuze/gauche.html

Gilles Deleuze n'évoque pas la gauche dans le champ politique, mais plutôt dans le champ social, culturel, économique. **Cette définition par la perception nous permet en quelque sorte de faire équivaloir le terme « gauche » et le terme « critique », au sens où Boltanski et Chiapello parlent de critiques du capitalisme.**

Nous pouvons trouver là un **point d'appui générique** pour distinguer fermement les associations critiques et celles qui concourent à la domination.

Les premières partent de l'horizon et voient à partir de là des transformations à apporter, des inégalités à faire diminuer ou disparaître.

Les secondes partent d'elles-mêmes et cherchent à ce que les privilèges de leurs membres puissent continuer le plus longtemps possible.

En gardant à l'esprit ce point de vue générique : d'où on part ? Cherche-t-on à reproduire ce dont on bénéficie ou à régler les problèmes qui sont injustice absolue ?, on peut repérer des différences irréductibles de fonctionnement entre les deux catégories d'associations.

DU POINT DE VUE DES FONCTIONNEMENTS

Cette approche par la perception n'est pas théorique. Elle est au contraire très pratique puisqu'elle s'incarne concrètement dans la logique d'affiliation ou d'appartenance.

Pour les associations critiques, le regard se porte sur les absents. Interrogée par Yanic Samzun, Marc Sinnaeve et Pierre Vangilbergen, Christine Mahy²² l'exprime très clairement :

Ça a toujours été ma préoccupation et je crois que c'est le fil rouge, c'est : « Qui ne vient pas ? Qui est invisible ? Qui n'est pas là ? Qui on oublie ? De qui on dit qu'ils ne sont pas intéressés ? De qui on dit c'est le non-public ? ».

Moi, ça a toujours été mon obsession, ceux qu'on qualifie du non-public et tout ça. (...) Et donc tous les projets qu'on a menés, et encore aujourd'hui au Réseau Wallon de Lutte contre la Pauvreté, pour moi il est très important de travailler avec ceux qui sont là et il est toujours très important de se poser la question de ceux qui ne sont pas là, et il y a toujours un plus invisible que l'invisible, et il y a toujours un plus fort du plus faible ou un plus faible du plus fort²³.

M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot notent qu'il en va tout autrement pour la classe dominante et les associations qui permettent à ses membres de rester dans l'entre soi :

Il en est ainsi dans la quête de l'entre soi qui atteint un niveau de lucidité dont le cynisme étonne. Que ce soit dans les beaux quartiers, dans les écoles, dans les cercles ou les conseils d'administration, la conscience des limites du groupe s'affiche sans retenue, et la cooptation est le principe²⁴. (SDB, p. 98)

On ne s'étonnera pas que les sociologues, en commentant les procès de Guy Wildenstein, de Jérôme Cahuzac ou de Serge Dassault, notent

Une double humiliation pour ceux et celles qui s'arrogent tous les droits, ignorent leurs devoirs et ne ressentent aucune culpabilité devant l'énormité des inégalités. (...) L'impéritie des dominants se nourrit de l'égoïsme de classe, de la volonté de jouir des voluptés de la richesse, sans que le sort des

²² Christine Mahy est secrétaire générale et politique du Réseau Wallon de Lutte contre la pauvreté.

²³ C. Mahy, *Prises de parole*, Mons, Couleur livres, 2024, p. 179.

²⁴ Ce cynisme concerne notamment la « sécurité sociale » (sic) qu'apporte une logique ségrégationniste dans l'habitat (voir SDB, p. 58)

masses miséreuses du tiers monde ou celui des pauvres des pays dits riches leur apparaisse jamais.
(SDB, p. 117)

On voit bien dans cette citation (*leur apparaisse jamais*) la logique de la perception et ses effets pratiques. Aux antipodes, nous trouvons dans les principes de l'animation socio-culturelle non seulement la volonté de lutter contre les inégalités dans une visée de *démocratie culturelle*, mais plus encore l'obligation de donner **un statut de commanditaire** (au fond, d'employeur, dit même M. Hicter) aux groupes au service desquels l'animateur se place :

Dans la relation de l'animateur et de ses « clients », la vraie source du prestige et de l'estime sociale est la reconnaissance par les animés. L'employeur légal peut rester l'institution mais le vrai employeur est le groupe qui est premier intéressé, avant les pouvoirs publics, avant les animateurs eux-mêmes. Il y a beaucoup à débattre sur les droits et devoirs par rapport au groupe²⁵.

L'animation socio-culturelle (autrement dit : la posture d'éducation permanente) est action et critique :

***Chacun devient l'agent actif** de son propre développement et du développement qualificatif de sa propre communauté ; trop souvent, il ne peut se manifester que dans **l'affirmation de ce qu'il conteste** ; ceci explique la suspicion en laquelle le pouvoir politique a tendance à tenir la pratique d'animation. Quand je dis pouvoir politique, je dis aussi pouvoir administratif²⁶.*

Nombreuses sont les pratiques de la classe dominante qui, a contrario, œuvrent à **l'intégration**.

Les auteurs exposent ainsi comment une logique d'éducation implicite et explicite assure l'inscription et l'intégration dans le groupe :

La maison de famille, écrin de la mémoire de la lignée, accueille les différentes générations dans un décor qui est aussi celui où vécurent leurs prédécesseurs et qui en abrite les souvenirs. Cet environnement forme alors, de manière implicite, le jeune héritier au culte des ancêtres. Mais il est des façons plus volontaristes d'initier à la saga familiale, comme lorsque le grand-père, scène à laquelle nous avons assisté, emmène son petit-fils, appelé à reprendre la charge du domaine familial, dans une promenade à travers le château et le temps, commentant chaque portrait de la galerie des ancêtres. A la manière d'un chemin de croix, tableau après tableau, le grand-père et le petit-fils marquent une station, agrémentée des commentaires de l'aïeul, qui se livre à une des activités favorites dans ce milieu, celle de l'anecdote habilement contée. Récit des exploits ou des travers de chacun, ces fables permettent aux disparus de vivre encore dans les mémoires et contribuent à fonder l'identité des jeunes générations. (SDB, p. 78)

Le rapport à l'espace produit aussi une forme de relation à son corps et au corps des autres :

Ne pas connaître la promiscuité dans le quotidien est une expérience qui doit être pour quelque chose dans l'aisance avec laquelle les personnes bien nées mettent en scène leur corps dans les interrelations sociales. (SDB, p. 78)

Mais il est bien d'autres créations (artefacts) nécessaires à la reproduction de la domination :

La dénégation de la conflictualité des rapports de classes est efficace pour les nantis qui ont construit un monde de statistiques, de comptes, de mesures, d'expertises, qui déclare les inégalités comme le

25 M. Hicter, « Animation et démocratie culturelles », in *Pour une démocratie culturelle*, Bruxelles, Direction générale de la Jeunesse et des loisirs du Ministère de la Communauté française et Fondation Marcel Hicter pour la Démocratie culturelle, 1980, p. 288.

26 M. Hicter, *op. cit.*, p. 289. M. Hicter prononce ce discours en 1974 ; il est alors lui-même haut fonctionnaire de l'administration de la culture. Pour lui, la critique est consubstantielle à la démocratie, tout autant qu'on peut considérer que l'opposition est la manifestation de la démocratie dans le champ politique.

résultat de la force des marchés et de sa main invisible. Le monde est comme il est, plus fort que la volonté humaine. On ne peut aller contre. (...) L'escamotage des agents sociaux qui organisent et maintiennent les inégalités naturalise un univers où les faibles doivent se rendre à l'évidence de l'impossibilité de s'y opposer. (SDB, p. 118)

C. Mahy dénonce précisément ces artefacts :

Or on est dans une société qui, malheureusement, s'est technocratisée et a décidé de ranger les choses par casiers et par strates, et le plus faible du plus fort, il est toujours en tort d'une certaine façon. On construit une case pour lui et on n'essaye pas de se demander s'il y a un problème qui fait qu'il y a toujours ces oubliés²⁷.

Mais elle met aussi en garde contre leur intériorisation par le monde associatif :

On voit de plus en plus – et on peut le comprendre sous certains aspects – une intégration de ces règles qui invitent à créer des cases, de la catégorisation, de la technocratisation, et tout ça, pour tenir, et donc, il [le monde associatif] perd du sens. Au contraire, au lieu de se mettre au service de ces liens de complémentarité, au service de cette croyance dans la richesse des populations – la population n'est pas sans ressources et sans richesses – sans ressources financières et matérielles, sans logement, oui, sans revenus suffisants, mais elle n'est pas sans potentiel²⁸.

La logique du statu quo prônée par les associations au service de la domination les conduit à s'adonner aux activités caritatives qui améliorent leur réputation sans pour autant toucher réellement, par des mesures structurelles, à l'état des choses :

*Dans la bourgeoisie la plus ancienne comme dans la noblesse, on a ses pauvres, on agit ou on donne pour soulager la misère et la détresse. Sans que cela soit nécessairement calculé, la charité, la bienfaisance, la philanthropie **légitiment les privilèges**. (...) La religion fonctionne presque toujours en parallèle avec le caritatif et, lorsque la pratique disparaît, le dévouement à autrui demeure.*

Mais, avec les limites que nous avons déjà indiquées concernant la solidarité en faveur des classes défavorisées lorsqu'elle est imposée par la loi, l'opposition à la construction de logements sociaux est systématique de la part des riverains. (SDB, p. 90)

Dans notre pays, l'émission Viva for Life cumule ces fonctionnements : prétendant résoudre la question de la pauvreté des enfants, elle ne fait en réalité que récolter des fonds pour aider quelques associations actives dans cette problématique. Ce faisant, elle étend la logique caritative au soutien des associations elles-mêmes, au détriment du soutien structurel que mérite la lutte pour une réduction structurelle des inégalités.

Il est vrai que la domination ne s'accommode pas de services publics forts. En analysant de façon très détaillée le cas de François Villeroy de Galhau, *catholique engagé dans la gauche libérale*, Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot concluent :

Les allées et venues entre le public et le privé, et ce dans les deux sens, permettent le dépeçage de l'État au profit des puissants. (SDB, p. 103)

Nous espérons avoir indiqué qu'il existe bien des critères discriminants pour distinguer les associations qui œuvrent à la domination et les associations critiques qui s'inscrivent dans l'héritage associationniste ; nous en avons donné quelques exemples, sans prétendre évidemment à l'exhaustivité.

²⁷ C. Mahy, *Prises de parole, op. cit.*, p. 180.

²⁸ *Idem*, p. 181.

Le **mode de perception** de la réalité des unes et des autres est opposé, ce qui se traduit dans des **fonctionnements** concrets. Ceux-ci touchent entre autres à l'appartenance (qui en est, qui doit en être ?) ; au rôle des bénéficiaires (nié ou consistant) ; aux visées des actions (critiques ou imposant l'intégration) ; aux effets de celles-ci (reproduisant la domination ou réduisant les inégalités) ; au recours à des pratiques caritatives (systématisé dans les associations au service de la domination, rejeté dans les associations critiques).

DEUX PARADOXES ET DEUX PRATIQUES INVASIVES

Un premier paradoxe saute aux yeux. Puisqu'il s'agit d'institutions qui s'opposent en tous points, était-il judicieux de procéder à une double intégration : intégration des deux types d'associations dans un même ensemble (les ASBL) ; intégration de cet ensemble dans le groupe des sociétés capitalistes.

Cette mesure étonnante s'explique mieux lorsqu'on se rappelle que l'intégration se trouve du côté de la domination : il peut être des plus utiles d'intégrer des institutions à un ensemble qu'elles se sont donné pour mission de critiquer et de transformer...

Ce voisinage par double intégration résonne aussi avec **un autre paradoxe** relevé par Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot : alors que la classe dominante prône en théorie l'individualisme et la méritocratie, ses pratiques relèvent du... collectivisme.

L'existence d'importants patrimoines, tant professionnels que familiaux, tend à constituer l'habitus²⁹ grand-bourgeois comme ayant, en priorité, à assurer la responsabilité de la gestion et de la transmission de ces fortunes. Le groupe est ainsi mobilisé dans la recherche constante des meilleures conditions pour satisfaire les exigences de cette gestion et de cette transmission. (...) Tout en manifestant ce collectivisme pratique, l'idéologie mise en avant est celle de l'individualisme. La référence au marché, à la concurrence, à la compétition apparaît dominante dans les discours des dominants, alors même que leurs pratiques sont bien loin de cet individualisme théorique. (SDB, pp. 98-99)

Les sociologues montrent que cette théorisation sert de *paravent idéologique* à des pratiques concrètes (scolaires, matrimoniales, institutionnelles) qui relèvent le plus souvent d'un *ostracisme social*, *l'individualisme théorique pouvant parfaitement fonctionner parallèlement au collectivisme pratique, l'idéologie libérale étant le meilleur discours auto-justificatif que puisse tenir la classe mobilisée [dans la recherche constante des meilleures conditions pour satisfaire les exigences de cette gestion et de cette transmission]. (SDB, p. 99)*

On trouvera un exemple révélateur de ce fonctionnement dans la grogne d'une partie du MR bruxellois face à la stratégie du parti qui, pour gagner des votes dans certains groupes sociaux, ouvre les listes électorales à des personnalités issues « de la diversité » (sic). Alain Van der Elst, parlementaire MR, regrette ce choix : *Ce que je peux reprocher, c'est que la méritocratie, employée partout comme un mot magique, n'est pas toujours bien exploitée au MR. Dans la préparation des listes, un parti, ce n'est pas qu'un président. Ce sont des militants, des conseillers communaux etc. C'est frustrant pour ceux qui travaillent depuis 20 ans au MR de voir passer des gens qui n'ont jamais milité chez nous, mais sont positionnés devant eux. Nous sommes dirigés par des juristes qui sont davantage dans la stratégie³⁰...*

29 Ce terme de Pierre Bourdieu désigne notamment, pour aller au plus simple, une série de ressources qui permettent de se situer pratiquement dans l'existence et le monde (par exemple la manière de le percevoir, de lui donner sens) ; ces ressources sont structurées socialement, dépendent de la position sociale qu'on occupe.

30 <https://www.lalibre.be/belgique/politique-belge/2024/03/14/alors-que-le-mr-bruxellois-ouvre-ses-listes-a-une-diversite-inedite-certains-grogne-ent-terne-la-meritocratie-nest-pas-bien-exploitee-au-mr-ORU5BTJAMVC5HLNIFYDV7FFIZM/>

Un tel écart entre la pratique (« collectiviste ») et la théorie (l'individualisme) produit évidemment une énorme confusion, qui vient s'ajouter aux effets de la double intégration dont sont victimes les associations critiques.

Malheureusement, ces associations critiques peuvent aussi être affaiblies à l'interne par **deux pratiques invasives** sur lesquelles nous avons déjà travaillé : **l'importation** (parfois choisie, souvent imposée en cascade par les consultants capitalistes qui ont conquis une place dominante dans l'appareil d'Etat) d'outils de management et de gestion directement importés de firmes capitalistes. Cette imposition se fait au prétexte idéologique que ces outils sont par nature performants (puisqu'on assimile la performance à la concurrence et à la compétition, *références dominantes dans le discours des dominants* ainsi que le pointent M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot, comme indiqué ci-dessus) et grâce à un déni pratique : le fait qu'un outil transporte toujours avec lui l'environnement qui l'a inspiré et dans lequel il a été créé³¹.

La deuxième pratique invasive est **le retournement** qui peut se produire lorsque des travailleurs candidatent dans des associations critiques comme s'il s'agissait de n'importe quel autre travail. Il arrive alors, au fond, qu'ils prônent un collectivisme théorique (en affirmant partager les valeurs de l'association), mais mettent en œuvre un individualisme pratique³²...

Nous avons donc affaire à des logiques d'amalgame en cascade, qui vont de la double intégration juridique aux confusions permises par des pratiques invasives. Ces logiques ouvrent aussi la porte à un traitement inégalitaire des associations critiques des inégalités. Il suffit d'un retournement supplémentaire, présentant ces associations critiques comme...mues par le souci de profiter des ressources publiques et d'insinuer qu'elles seraient de ce fait inutiles, dispendieuses, frauduleuses.

Nous n'évoquons pas ici des suppositions ou des possibilités théoriques. Ces attaques sont bien réelles, au point qu'un inspecteur du secteur de la culture et de l'éducation permanente en Fédération Wallonie-Bruxelles, s'exprimant il est vrai « à titre personnel », Stéphane Grawez, a estimé devoir rectifier publiquement des accusations portées par Georges-Louis-Bouchez contre une association³³. Le titre de l'article et le chapeau introductif sont édifiants :

*L'opprobre qui a été jeté sur une association bruxelloise est injuste.
De récentes déclarations exagérées et non fondées sur les montants de subsides qu'aurait perçus l'asbl bruxelloise "La Rue" jettent le discrédit sur la politique de soutien aux asbl culturelles ou sociales.*

L'argumentaire de Stéphane Grawez est précis et rigoureux, sans céder jamais à une émotion qui eût été pourtant compréhensible. Le registre dans lequel l'auteur s'est placé illustre d'ailleurs un certain nombre d'exigences du travail d'analyse en éducation permanente et, par métonymie, le travail des associations critiques :

a) réaliser un traitement rigoureux des données, lequel traitement ne fait pas obstacle à la manifestation de la liberté d'opinion ;

b) développer un point de vue spécifique, analytique et critique sur la thématique traitée ;

31 Cfr Jean Blairon et Jacqueline Fastrès, asbl RTA, « Le travail en association : une double vérité ? », *Intermag.be*, RTA asbl, : <https://www.intermag.be/761>, février 2024, pp. 7-11.

32 *Idem*, pp. 11-13.

33 <https://www.lalibre.be/debats/opinions/2024/03/23/lopprobre-qui-a-ete-jete-sur-une-association-bruxelloise-est-injuste-UN2AWAVMLZAH7NOBVLQOVJEN5M/>

c) contribuer à la formation du jugement critique des lecteurs sur les thématiques traitées³⁴.

En citant, sources à l'appui, les subventions réellement perçues par l'association, S. Grawez montre que les chiffres cités par l'auteur des attaques sont...119 fois supérieurs à la réalité annuelle de ces subventions.

Il est frappant qu'un agent public pointe dans la suite de son article trois sous-entendus et qu'il doive les rectifier comme il le fait ; ces propos ne sont pas sans manifester une congruence avec l'analyse que nos essayons d'élaborer ici.

- Le premier sous-entendu est que les associations seraient subventionnées avec une prodigalité coupable. La réalité est bien différente : *Pourtant, beaucoup d'associations éprouvent de plus en plus de difficultés à nouer les deux bouts.*
- Le deuxième sous-entendu est que les associations abusent d'une liberté qui leur serait accordée sans contrôle. S. Grawez remarque à ce sujet que *Les milieux prompts à dégainer contre les prétendus excès du monde associatif sont les mêmes qui détricotent les pouvoirs publics depuis plusieurs années.*
- Enfin, les associations n'en feraient qu'à leur tête. L'auteur rappelle l'existence et l'action des obligations décrétales qui leur sont imposées, tout en notant l'évolution des manières dont les associations ont à rendre compte de leurs actions : *Le rapportage et les justifications auxquels les associations sont contraintes se heurtent aussi à une promesse – parfois invoquée par les responsables politiques – de simplification administrative. Dans cette logique de reddition, une logique plus managériale s'est pourtant imposée aux associations ces dernières années.*

CONCLUSION

Nous avons rappelé dans cette étude la filiation associationniste dont peuvent se prévaloir nombre d'« associations sans but lucratif ». Cette filiation tend à montrer que la réalité associative n'est pas structurée seulement par un cadre juridique : nombre d'associations sont des protagonistes critiques essentiels à la démocratie, actifs dans de nombreux champs (politique, social, culturel, économique, mais aussi symbolique³⁵).

Or on ne peut que constater, grâce notamment aux travaux de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, que des associations jouent un rôle essentiel dans la production et la reproduction de la domination.

Pour les sociologues, comprendre ce qui se passe au sommet de la société est utile pour connaître celle-ci et notamment pour en identifier les enjeux principaux (comme l'origine et le rôle de l'aisance personnelle dans la domination de classe). Il en va de même pour la compréhension du champ de la vie associative, ses enjeux, ses fonctionnements qui ne sont pas nécessairement apparents, voire font l'objet de mésinterprétations.

34 Arrêté du gouvernement du 30-04-2014 modifié le 29-09-2020, p. 22, http://www.educationpermanente.cfwb.be/index.php?eID=tx_nawsecuredl&u=0&g=0&hash=debea8a609dd33489db6fae51f6475a857b8a296&file=fileadmin/sites/edup/upload/edup_super_editor/edup_editor/documents/Marine/EDUC_PERM_ADMIN/Arrete_du_Gouvernement_de_la_CF_du_30-04-14_modifie_le_29-09-20_version_coordonnee.pdf. Le fonctionnement par métonymie que nous évoquons correspond au fait que la partie (le travail d'analyse en éducation permanente) peut valoir pour le tout (le travail des associations critiques), comme on dit « une voile ! » pour indiquer l'arrivée d'un navire.

35 Cfr sur ce point notre analyse « Vie associative et champ du pouvoir », URL : <https://www.intermag.be/630>

En suivant le travail de M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot, nous pouvons mettre en lumière que les dominants sont ceux qui cumulent des positions élevées dans les champs économique, social, culturel et symbolique et qui arrivent ainsi à orienter les positionnements en leur faveur, par exemple dans les champs juridique et politique.

Nous pouvons constater dès lors que ce cumul est permis non seulement par des logiques d'héritage et de transmission, mais aussi par le **travail d'associations**, notamment celles qui permettent une accumulation de capital social, culturel et symbolique.

Ce travail n'hésite pas à retourner contre la critique propres armes, ni à mobiliser des valeurs que la domination compromet, détricote ou dépèce (comme les valeurs de service public).

Trois enseignements peuvent être tirés en ce qui concerne la vie associative (et l'analyse institutionnelle, qui a toujours été un appui pour favoriser la réflexivité et la créativité dans les institutions et notamment les associations).

Le premier enseignement est qu'il est nécessaire, dans le contexte de confusion qui est produit et entretenu (cfr les détournements que nous évoquions ci-dessus), de se redonner des balises discriminantes pour pouvoir effectivement sortir de la confusion et éviter de se faire « retourner » ou manipuler quand on exerce un travail associatif dans une association critique.

En repérant et étudiant les fonctionnements décrits par M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot, nous avons pu proposer un certain nombre de balises qui permettent de décrire le travail des associations critiques : la manière de percevoir le monde, la manière de construire l'appartenance, le statut des bénéficiaires, les visées de l'action, les effets qui sont recherchés et le type de transformation qui doit les permettre (changements structurels versus initiatives caritatives).

Ce travail de balisage nous conduit – c'est le deuxième enseignement – à lire la création du Code des Sociétés et des Associations (CSA) qui remplace la loi de 1921 comme une stratégie d'intégration des associations critiques, qui se place à deux niveaux : constituer un ensemble « associatif » qui renforce la confusion décrite supra (et facilite des retournements de la critique) et intégrer cet ensemble dans un ensemble plus vaste qui est dominé par les organisations capitalistes.

Le troisième enseignement conduit à identifier deux facteurs complémentaires d'affaiblissement des associations critiques : l'utilisation choisie ou imposée d'outils créés au profit des organisations capitalistes et qui transportent avec eux leur logique et leur sens ; l'introduction de logiques individualistes dans le fonctionnement associatif, qui reproduit en miroir et souvent de manière involontaire le fonctionnement de la classe dominante.

Détecter ces enjeux et fonctionnements constitue la condition première d'une résistance et d'une critique offensive de ces visages de la domination.

« La connaissance autonome de soi-même comme institution », qu'a toujours cherché à promouvoir l'analyse institutionnelle implique de se construire des « référants³⁶ » (des balises de sens) qui ne contiennent pas en eux-mêmes des facteurs de confusion ou d'assimilation.

36 Pour reprendre ce terme de Jacques Ardoino et de Guy Berger dans leur conception de l'évaluation ; ce terme s'oppose à la logique des « indicateurs » promue par les consultants capitalistes. Nous avons développé cette opposition dans notre analyse « Que nous indique l'obligation de recourir à des indicateurs ? », URL : <https://www.intermag.be/721>

Un second pas consiste à introduire des analyseurs³⁷ qui révèlent les choix et les pratiques effectifs ; l'identité des membres et le statut accordé aux bénéficiaires nous apparaissent ainsi comme deux analyseurs très efficaces.

Mais ce n'est sans doute pas suffisant. Vu les attaques que peuvent subir les associations critiques et qui sont sans doute appelées à se développer, des logiques de rencontre et d'alliance s'imposent à elles, en combinant une recherche de complémentarité avec l'activité critique :

- une logique de complémentarité avec les services publics, la critique poursuivant par ses moyens propres le même objectif qu'eux : la construction de l'intérêt général et la lutte contre les inégalités ;
- une logique de complémentarité avec les syndicats (que Pierre Bourdieu appelait les organisations de mobilisation), au nom de l'inter-connectivité de tous les droits – en lieu et place d'une représentation qui reléguerait les syndicats à un rôle lié seulement à la société industrielle.



Pour citer cette étude

Jean Blairon, « Des associations au service de la domination », *Intermag.be*, RTA asbl, mai 2024,

URL : www.intermag.be/.

37 L'analyseur est un élément qui révèle les conflits et les rapports de force qui traversent une situation. L'analyseur peut être construit et introduit dans la situation, c'est le cas des fonctionnements que nous évoquons.